

Anecdotes sur la migration

Session diocésaine Palexpo Genève, 12 novembre 2019

L'exposé qui va suivre n'est pas une réflexion suivie sur l'histoire et les statistiques de l'immigration et de l'émigration sur le territoire du diocèse de Lausanne, Genève et Fribourg. C'est une série d'anecdotes qui veulent illustrer ces phénomènes en les liant à l'histoire religieuse.

J'aimerais commencer avant Jésus-Christ, au temps de Jules César, en parlant de « nos ancêtres » les Helvètes, qui se sont fait connaître par leur tentative de migration, citant à leur propos un futur pape et un futur cardinal. Nous le savons peut-être, les Helvètes ont voulu quitter le Plateau suisse pour émigrer dans la région de Bordeaux, une contrée plus douce à leurs yeux. Leur désir de migration entraîna un bouleversement dans la Gaule. Jules César en profita pour conquérir la Gaule indépendante. Il empêcha les Helvètes de traverser le Rhône ici-même à Genève puis les écrasa en Bourgogne, les forçant à retourner chez eux. Pourquoi est-ce que je cite ce trait de l'histoire de notre pays ? C'est que le mot Helvétie, qui est désormais un synonyme du mot Suisse, a été forgé au 15^e siècle par un futur pape, l'humaniste Enea Silvio Piccolomini, pape de 1458 à 1464 sous le nom de Pie II. Piccolomini avait séjourné à Bâle, au concile. Il favorisa ensuite la fondation de son université. En homme féru de l'Antiquité, l'humaniste appliquait au présent des mots venant du passé. Il appliquait à la Confédération des Suisses qui se mettait en place aux 14^e-15^e siècles un néologisme, *Helvetia*, le pays des Helvètes. C'était un abus de langage. En effet, Enea Silvio Piccolomini réduisait le pays à une ancienne population qui l'habita, sans prendre en considération d'autres peuples qui vivaient sur le territoire à la même époque. Par ailleurs, la continuité ethnique entre les Helvètes et les Suisses n'est que partielle. A moins que nous considérions un pays non pas comme une continuité ethnique mais comme une entité culturelle en évolution.

Venons-en à la remarque d'un futur cardinal. L'abbé genevois Charles Journet était sensible à la migration des Helvètes et surtout à un épisode de cette migration. Selon Jules César, les Helvètes, pour s'ôter toute envie de revenir, avaient brûlé avant de partir leurs douze villes et leurs quatre cents villages. Pour Charles Journet, l'événement était marquant. C'était pour lui « le plus beau trait de l'histoire suisse » ! Le théologien reprenait un lieu commun de l'histoire nationale, qui avait frappé les historiens officiels classiques, mais il en faisait une lecture spirituelle. Pour lui, la migration des Helvètes montrait qu'il fallait tout quitter pour aller à Dieu. Ce n'est que dans le renoncement qu'on se retrouve. L'émigration était pour lui un symbole du désir de la patrie véritable, la patrie des cieux. De fait, bien des hommes d'Eglise brûlèrent symboliquement leurs douze villes et leurs quatre cents villages : les moines irlandais qui pratiquèrent la *peregrinatio pro Christo*, l'exil pour le Christ en partant loin de leur verte île pour l'Ecosse, la Bretagne et le continent européen et aussi la Suisse ; les moines et les religieux fondateurs de couvents sur nos terres ou les grands prédicateurs tels saint Bernard ou saint Vincent Ferrier qui sillonnèrent la Suisse romande ; les missionnaires de chez nous qui s'embarquèrent pour les pays d'outremer, et au début sans grande perspective de retour.

Plusieurs réalités circulent : les personnes, les biens, les nouvelles et, parmi ces dernières, la Bonne Nouvelle, le message du Christ. Il est bien clair que le christianisme est venu en Suisse d'ailleurs. On suppose que la route du Grand-Saint-Bernard, qui s'appelait alors le Mont-Joux, et celle du couloir rhodanien, depuis Marseille, Arles en passant par Vienne et Lyon, ont joué un rôle majeur. Je me rappelle que notre ancien évêque Mgr Genoud était très attaché à expliquer l'arrivée de la foi chrétienne chez nous par Lyon, la ville de saint Irénée, lequel était venu d'Orient, d'Asie mineure où il avait entendu saint Polycarpe, le disciple de saint Jean. Il concluait que nous avons hérité le christianisme de saint Jean.

En évoquant les migrations des personnes dans l'Antiquité, citons celle des évêques de Lausanne. En effet, à la différence du diocèse de Genève (mentionné dès l'an 400 environ), l'évêque de ce qui s'appellera le diocèse de Lausanne est au départ un peu un errant. La première fois qu'on le mentionne, c'est en 517. On est un peu perdu sur le lieu de son habitation car les rares sources hésitent entre Vindonissa (Windisch en Argovie) et Avenches. Vers l'an 600 en revanche, saint Marius, lui-même issu d'Autun, transfère le siège à Lausanne. La migration ne s'arrête pas là cependant. Si l'on fait un saut de quelques siècles, on a noté que « neuf seulement des trente-et-un prélats qui ont occupé le siège de Lausanne entre 1090 et 1536 sont issus du diocèse même ». L'errance des évêques se poursuivra lorsque les villes de Genève et de Lausanne adopteront la Réforme. L'évêque de Genève s'installera à Annecy tandis que l'évêque de Lausanne, après avoir habité en Savoie et en Franche-Comté, viendra à Fribourg.

Le Moyen Age est marqué par un phénomène tout à fait singulier, l'essor des villes. Sur le territoire de la Suisse actuelle, le nombre des villes passa d'environ trente-cinq vers 1200 à cinq fois plus un siècle plus tard. Les villes furent un facteur essentiel de migration parce qu'elles attiraient le peuple de la campagne. Les villes recherchaient les artisans dans divers corps de métier. Pourquoi parler des villes dans cette réflexion sur l'histoire de notre diocèse ? En plusieurs cas, les villes sont des fondations ecclésiastiques. Les évêques furent ainsi des urbanistes et favorisèrent les migrations intérieures. Avenches par exemple a été transférée sur son site actuel et ceinte d'un rempart par l'évêque de Lausanne en 1074. Les remparts de la cité épiscopale de Bulle furent construits entre 1231 et 1239 par l'évêque saint Boniface et un peu plus tard on édifia le château, qui faisait face à celui des comtes de Gruyères. Le cas le plus célèbre d'une politique urbaine ecclésiastique concerne La Neuveville et Le Landeron. Le territoire frontière était contesté entre l'évêque de Bâle et le comte de Neuchâtel. En conséquence l'évêque de Bâle Gérard de Vuippens fondait vers 1310 la ville de La Neuveville, après la construction d'un château par son prédécesseur. Le comte de Neuchâtel répliquera par la fondation du Landeron.

Le Moyen Age est aussi marqué par les croisades, et donc des voyages en Orient. On a surtout des témoignages de la participation des gens de haut lignage, nobles ou ecclésiastiques. On sait que le comte Rodolphe I^{er} de Neuchâtel, Ulrich de Gruyère, chanoine à Lausanne, et son frère Hugo participèrent à la première croisade. Si l'on fait un saut de deux siècles, mentionnons la figure importante d'Othon de Grandson (1238 env.-1328), dont le gisant se voit toujours à la cathédrale de Lausanne. Comme de nombreux autres nobles vaudois liés à la famille de Savoie, Othon de Grandson fréquente la cour d'Angleterre. Il accompagnera le prince Edouard lors de la neuvième croisade. Lors de la dixième et dernière croisade en Terre Sainte, il est l'un des commandants de la place forte de Saint-Jean-d'Acre, dont la chute

marque la fin des Etats latins en Palestine. Immensément riche, doté d'un carnet d'adresses très étoffé, Othon de Grandson joue un rôle essentiel en Suisse romande. Il dote l'église priorale de Grandson, fonde un couvent de franciscains et la chartreuse de la Lance, entre Concise et Vaumarcus.

Les mouvements migratoires pour cause religieuse affectent aussi les populations. On regrette de ne pas disposer de statistiques sur la participation du peuple aux croisades ou aux pèlerinages. Au Moyen Age, Lausanne était un pèlerinage important à l'échelle européenne. Les chemins de pèlerinages traversaient également le diocèse pour aller à Rome (*la via Francigena*) ou à Compostelle. Certains pèlerins allaient à Jérusalem, mais cela coûtait cher. On connaît les pèlerinages de l'avoyer de Fribourg, l'humaniste Pierre Falck. Son premier pèlerinage date de 1515-1516. Le second qu'il entreprit avec dix-sept autres Confédérés lui fut fatal car il mourut au retour dans l'île de Rhodes. Plus tard, certains pèlerinages fribourgeois attirèrent du monde au-delà des frontières du canton. C'est le cas de Belfaux (le saint Crucifix), de Bulle (Notre-Dame de Compassion) et de Cheyres (Notre-Dame de Bonnefontaine).

Venons-en à la Réforme. Les pays gagnés à la Réforme voient des modifications de populations, surtout des exils de prêtres, moines, religieuses, mais aussi l'arrivée de réformateurs de l'extérieur, Calvin, Farel, Théodore de Bèze par exemple. A Genève, on assiste à un certain échange de populations. Un recensement effectué en 1537 montre que malgré le reflux en ville des habitants des faubourgs, un dixième des maisons sont vacantes, du fait de l'exode des partisans du duc de Savoie, du retrait de la cour épiscopale et du clergé catholique. Cela est important. Parmi les exilés, Jeanne de Jussie, religieuse clarisse qui a écrit une célèbre chronique. A la place vinrent les réfugiés huguenots. Au moment de ce qu'on appelle le premier Refuge (l'émigration du 16^e siècle), la ville accueillit de nombreuses familles françaises et italiennes (Lucques, Gênes, Crémone, Milan). D'où le nom de certaines familles à consonance italienne qui intégrèrent la haute société genevoise : les Burlamaqui, Calandrini, Diodati, Micheli, Turretini. Sous l'impulsion de Calvin, et malgré des oppositions, Genève octroya l'habitation à près de 8000 réfugiés entre 1549 et 1587. Quelque 3000 d'entre eux s'y seraient établis durablement, composant 30% de la population genevoise. Lors du second Refuge, du temps où Louis XIV persécutait les protestants en France, ces derniers passèrent en masse en Suisse, mais en général ne s'y arrêtèrent pas. Les Genevois avaient un réseau très dense de relations dans l'ensemble de l'Europe. Le commerce, la banque en profitaient ainsi que la circulation des idées. De plus, de nombreux pasteurs français se formèrent à l'Académie de Genève.

A côté des migrations de populations, signalons une migration plus spéciale : celle des objets de culte. Inutilisés par le culte protestant, de nombreux objets pieux ou liturgiques migrèrent dans des localités catholiques. Quelquefois, cela fut dramatique : une statue échappa à l'iconoclasme et fut transféré en lieu catholique. On dit ainsi que le grand crucifix de Cressier près du Landeron aurait été repêché dans la Thielle. Mais la violence n'est pas toujours présente. Les célèbres antiphonaires d'Estavayer ont été vendus au clergé local par la ville de Berne. Quant à la pietà de Saint-Cierges près de Thierrens, elle fut remise à la paroisse fribourgeoise de Vuissens contre sept mesures de poires séchées, à la condition de pouvoir la récupérer si Saint-Cierges redevenait catholique. On raconte une histoire analogue pour les statues des douze apôtres de la chapelle de Franex en provenance de Combremont.

Il y a toujours eu des mouvements de populations internes ou externes. La migration la plus étudiée des 17^e et 18^e siècles est le service étranger, c'est-à-dire le départ de jeunes Suisses comme soldat au service du roi de France, de l'Empire, de la Hollande etc. Il y a une autre émigration, celle des fromages et des fromagers. Issue peut-être d'une recette d'un fromage italien, la technique de la fabrication du gruyère fut à son tour exportée en Franche-Comté ou en Savoie. En se déplaçant, les étrangers qui travaillaient le fromage faisaient un peu office de sorciers pour les populations au milieu desquelles ils s'étaient établis. C'est que le processus de transformation du lait en fromage restait très mystérieux et revêtait ainsi un côté religieux. Les personnes venues de Suisse suscitaient la méfiance et la fascination. On a en tout cas des témoignages plus récents à ce sujet.

A partir de la Révolution, aux 19^e et 20^e siècles, le bilan migratoire de la Suisse demeura négatif jusqu'en 1890, à l'exception des années 1860 et 1870. Il y eut donc davantage de Suisses à partir à l'étranger que le contraire. La migration vers les colonies du Nouveau Monde est bien connue, notamment le départ à Nova Friburgo au Brésil, qui a lieu à Estavayer-le-Lac où l'évêque de Lausanne vint bénir la foule des émigrants. Jusqu'à la fin du 19^e siècle, parmi les personnes qui viennent en Suisse, on comptait beaucoup de réfugiés politiques et religieux qui s'établirent dans notre pays. Ainsi de nombreux prêtres réfractaires, qui avaient refusé le serment de fidélité à la Révolution française. Plus tard vinrent les réfugiés politiques, les révolutionnaires de toute l'Europe. Dans les années 1900 encore, Fribourg bénéficia de l'arrivée de religieux et de religieuses de France, chassés par la politique anticléricale du gouvernement.

Au 19^e siècle, les frontières confessionnelles s'affaiblissent. La présence de soldats français ou suisses à Genève, à Lausanne, Berne et ailleurs marqua le signal de la reprise de la célébration de la messe dans les endroits protestants. La population devint plus mobile qu'avant. L'émigration interne entraîna la création de paroisses catholiques en terres réformées, ce que l'on appela la diaspora ou les pays mixtes. A Genève, l'immigration fut surtout le fait de Savoyards et de Gessiens. Ainsi, les quatre grands-parents du futur cardinal Journet étaient natifs de la vallée des Ussets en dessus de Seyssel (Haute-Savoie) et du Pays de Gex. Cette forte présence des catholiques à Genève, dont beaucoup étaient étrangers au canton, alarma la population durant les années 1860 et contribua à la création d'un climat d'anticléricalisme qui s'épanouit dans les années 1870. On disait volontiers que les catholiques n'étaient pas des citoyens fiables car ils prenaient leurs ordres chez un souverain étranger, le pape.

La peur de l'autre, de la différence, n'était pas bien vue, tant des notables catholiques que des notables protestants. Dans le canton de Fribourg, l'union très forte de l'Eglise avec les autorités civiles conduisit dans la première moitié du 20^e siècle à une exaltation de la terre et une dépréciation de l'autre, surtout de la ville lointaine. On le retrouve par exemple dans la prédication, mais aussi le folklore. Les chants de l'abbé Bovet, le « barde fribourgeois » mettent en scène un monde idéal, la campagne, l'armailli, la ronde des saisons, le village vivant au rythme du clocher de l'église. Nous pourrions nous arrêter sur le petit théâtre patois intitulé *Céline du Clos-d'Enhaut*, composé par l'abbé Bovet pour le nouveau curé de Châtel-Saint-Denis Bernard Kolly et jouée en novembre 1926 à la soirée du chœur des jeunes filles de la paroisse. La jeune orpheline Céline revient de Genève où elle est en service. Entrant dans la chambre de sa grand-mère tresseuse de paille, elle affecte de parler un français châtié et montre qu'elle

a l'habitude du grand monde. Elle va marier un divorcé, éloigné de la religion : de quoi effrayer une famille bien catholique. Mais l'appel aux traditions et aux souvenirs contribue à retourner le cœur de la dévoyée et à lui faire retrouver les valeurs ancestrales.

Malgré les efforts des chantres de la tradition, la modernité parvint jusque dans les villages les plus reculés de la campagne. Aujourd'hui, la mondialisation, le brassage des populations peut faire paraître anachroniques certaines attitudes du passé, d'un passé qui n'est pas si éloigné cependant. Il y a quelques jours, à la fin d'un conseil pastoral, nous avons échangé de choses et d'autres. L'un des participants a raconté comment son grand-père avait été le témoin d'une xénophobie primaire d'un de ses voisins, scandalisé que le nouveau pape était italien ! Un autre participant évoqua un souvenir personnel arrivé dans les années 1950. Dans un petit village de la Glâne, on avait annoncé l'arrivée d'un travailleur italien chez un paysan. Une vingtaine de gamins qui avaient appris la nouvelle se précipitèrent à la ferme en question pour voir cette bête curieuse. C'était là de la curiosité, non de la xénophobie. Une troisième personne releva qu'elle était née dans un petit village de la Broye fribourgeoise. Elle ne s'était pas posée de questions au sujet de la religion. Ensuite, cela doit être dans les années 1950 ou 1960, la famille déménage quelques kilomètres plus loin, dans le canton de Vaud. Cette jeune personne se rend compte alors, nous expliqua-t-elle, que les catholiques étaient montrés du doigt, qu'on se moquait d'eux. Elle ajouta en disant : cela m'a fait réfléchir par rapport à ma foi. Le dénigrement était devenu une interrogation et un engagement.

Je terminerai mes propos éclectiques et incomplets par une anecdote révélatrice. Je la dis comme il me souvient de l'avoir entendue. Peut-être est-elle fautive, transformée, mais peu importe. C'était il y a plus d'un demi-siècle, à Siviriez, où l'on jouait la passion de Notre Seigneur. Quelqu'un avait commencé à faire des remarques à je ne sais quel propos lorsque l'acteur qui jouait le Christ en croix se met à lui dire : « Tais-toi, tu n'es pas du comité. » Combien nombreux sommes-nous à dire aux autres qu'ils ne sont pas du comité ! Malgré le brassage de la population, les attitudes de peur ou de rejet n'ont pas disparu et notamment dans nos milieux d'Eglise. Celui qui a les traits de l'autre est tout proche de nous, et on ne voit pas qu'il est notre frère. Mais qui est le véritable migrant ? L'autre ou celui qui a peur ? Le voyage le plus long n'est pas celui qui va d'un pays à l'autre, mais celui qui va de la tête au cœur.